

Les chroniques
d'un pas grand-chose

Souvenirs d'un hard rocker en colère - #09



Dream Theater est un groupe de merde
Partie 3 : J'irai prouter sur vos albums

« DREAM THEATER est un groupe de merde »

Partie 3 : J'irais prouter sur vos albums.

Je venais de me taper un bon vieux grec au bureau. Complet (avec oignons)– Mayo synthétique – Frites bien grasses – Bière. Délicieux. Je finissais de descendre mon 50 de Carlsberg (la seule binouze potable vendu chez le grec). Affalé dans mon fauteuil, je sirote les dernières gorgées en matant des vidéos d'UFC. Quel bonheur de s'abandonner, de prendre un plaisir aussi brut et primaire que les mandales que s'envoient les protagonistes qui s'agitent sur mon écran. Juste ne penser à rien et céder à la beauferie le temps de la pause-déjeuner. La régression totale a du bon

Quand je pense à mes collègues qui font la queue à la cantoche, hésitent entre les carottes râpées ou les tomates vinaigrette. Les sempiternelles mêmes discussions, leurs efforts insensés pour essayer d'éviter de « causer boulot » pendant la pause. On passera en revue l'actualité du 20 minutes, quelqu'un dira une connerie et y aura bien un couillon qui essaiera de parler du dernier Woody Allen. Moins d'une demi-heure plus tard, tout ce petit monde va se retrouver ensuite devant la machine à café dégueulasse, prêts à reprendre le travail après ce « break salvateur ».

Excusez-moi, j'ai une vision bien plus calorique et bestiale de ce que doit être une pause.

Donc j'étais à mon bureau, tout seul, ça puait le graillon et la bière éventée tandis que Georges-Saint-Pierre réglait son compte à tout un tas de types. Je dégustais ce moment bête et méchant et me félicitais intérieurement d'avoir évité la cohue ordinaire. Je commençais à me sentir bien, vraiment bien. Prémices naturels à la situation, comme en réaction au kébab, j'ai senti en mon for intérieur les borborygmes bien connus : j'étais sur le point de lâcher une caisse monstrueuse. Je serrais donc les fesses pour ne pas m'auto-asphyxier dans mon bureau. Je jouais grave du sphincter pour éviter de lâcher les gaz. Cet effort me gâchait quelque peu ma fin de binouze sur lie lit d'UFC, il faut bien l'avouer. Puis comme une vague qui déferle et se meurt, l'envie de péter s'est évanouie en moi. Et j'ai regretté. Quoi de plus légitime qu'une bonne vieille flatulence en pareil scénario ? Le grec, la bière, l'UFC : n'étais-je pas dans le « ton » du prout ? Ce pet manquait à ce paysage. Il était même nécessaire, il DEVAIT avoir lieu et embaumer mon bureau comme un symbole, le parachèvement de cette bidochonnerie de 13h.

J'avais lu qu'en moyenne, on pète une douzaine de fois par jour. Pour un truc qu'on fait douze fois par jour, je trouve qu'on n'en parle pas beaucoup. Pourtant, que de situations cocasses un bon vieux prout peut engendrer. Son potentiel comique est énorme. Mais, étrangement, que ce soit au cinéma ou en littérature, le pet est boudé – trop indigne et trivial – pour qu'on en fasse plus de quelques lignes (je suis en train de rattraper la moyenne). Par jusqu'auboutisme et comme pour parachever cette pensée, je décidais donc de faire honneur à tous ces prouts ignorés, mésestimés, trop souvent mal accueillis – oui ils sont nombreux – et de lâcher les gaz à la prochaine occasion. Comme il se doit, en leur honneur, et pour les venger si je puis dire.

Puis merde, après tout, c'est mon bureau.

Seulement, mon envie était repartie dans les profondeurs de mes entrailles. Qu'à cela ne tienne, je l'attendrais tel un chasseur en embuscade. Vu la force avec laquelle j'avais dû le réprimer quelques minutes plus tôt, je me figurais sa force, son odeur épouvantable et j'en riais d'avance. J'étais prêt à en accoucher et à le laisser se répandre dans mes quelques mètres carrés. Il ne manquait qu'à mon répugnant programme une bande son indigne de ce nom pour accueillir ce vent malodorant et malsain. Une musique aussi abjecte qu'indigeste qui ne déparerait pas l'air vicié à venir.

Dream Theater, forcément. Quel autre groupe pourrait réussir pareil miracle ? Quel autre groupe de merde pouvait permettre une telle conciliation pesteuse ?

Pas la peine de zoner sur mon disque dur, aucune chance que le moindre MP3 de ce groupe rachitique n'y figure. Fut un temps, je m'amusais à télécharger chaque nouvel album de Dream Theater, je me forçais à l'écouter une poignée de fois puis ensuite j'allais pourrir les fans sur le Net à travers divers Forums. Une fois ainsi soulagé, j'effaçais le fichier avec « Eraser » histoire d'être bien sûr que mon ordinateur ne garde aucune trace du groupe et j'avoue à mon corps défendant avoir éprouvé un plaisir vicieux à détruire à jamais les MP3 en imaginant la tête de James « La-Bite » prendre un coup de laser.

Je me rabats donc sur Deezer pour voir ce qu'il y a de dispo en streaming. Je sens que mon envie de péter pointe le bout de son nez à l'horizon de mon fion, faut que je me dépêche. Voyons voir... Ayé ! « Falling into Infinity » est écoutable : parfait ! Dans le genre « nul », cet album est super. Je lance la

chose, hausse le son et je me recule, me détend dans mon siège. Haleine de phoque, odeur de graillon, bière dégoulinante... Y a même quelques frites sur la moquette. Je sors ma chemise de mon pantalon et attends le « prout » libérateur qui viendra soutenir Dream Theater comme il se doit dans ce paysage truculent. J'ai encore un peu le temps. Mise à feu dans moins d'une minute. Je réfléchis. Vite, qu'est-ce que je peux faire d'un peu plus répugnant ? Je me fous le doigt dans le nez, James Labrie chante si mal. Je furète et trouve une belle crotte de nez. Fantastique !

P - R - O - U - T

Le pet tant attendu résonne comme un tambour dans mon futaal, je sens pratiquement le tissu vibrer. J'en suis presque admiratif. Comme une bombe à retardement, je guette les premières odeurs, tel le pêcheur remontant fébrilement son filet. L'odeur est odieuse, épicée, brutale. Ça pue sévère et les riffs sont vraiment pourris. Tous les vices de la malbouffe pourraient être résumés à ce pet. Avec ses refrains moisis, Dream Theater tient parfaitement son rang et se fond naturellement dans le paysage.

Au moment où l'odeur atteint son paroxysme, je m'apprête à retirer mon doigt du nez, puis à pousser dans la foulée un rot sonore quand – à ce moment précis – la Directrice Administrative et Financière rentre dans mon bureau sans frapper. Elle se tient juste devant ma porte, digne dans son petit tailleur gris bon marché. Je vois presque l'odeur lui sauter au visage et l'agresser, elle retousse le nez puis me jette un regard d'incompréhension, de dédain mais d'horreur aussi. Elle reste figée sur le pas de ma porte comme le lapin hypnotisé par les phares de la voiture. Les choses ne seront jamais plus comme avant entre nous. L'espace d'un instant, je comprends et j'envie la force des putois : quelle puissance de pouvoir tenir à distance tous les pénibles grâce à son odeur.

Freud disait que nous éprouvions tous inconsciemment une sorte de complaisance – si ce n'est de l'affection – pour nos propres déjections. Car notre caca-pipi nous renvoie à l'aube de notre humanité, une époque où on nous torchait le cul et où le rapport excrémental était différent. Ce n'était pas tabou, mais une source de curiosité voire de victoire et de fierté (« *Ayé il a fait son caca dans son popo c'est bien regarde le beau caca* »). Il a raison ce brave Sigmund, car même adultes, autant on « supporte » l'odeur de notre merde, autant nous excrions tout bonnement celle des autres. Allez, ne me dites pas

que vous ne regardez jamais la feuille de PQ après vous êtes torché(e), que vous n'aimez pas sentir l'odeur de votre prout sous la couette le soir quand personne ne vous voit ? Ceci étant, l'inverse est juste faux : nous détestons tous passer aux toilettes après quelqu'un qui vient de retapisser la faïence des gogues, comme on trouve que le pet des autres sent bien plus « pire » que les nôtres.

Ma DAF n'échappe pas à la règle suce-bite et je vois bien qu'elle a envie de prendre les jambes à son cou devant le spectacle que je lui livre. Il y a sans doute quelque chose de fascinant dans cette décadence prise en flag' car je la sens aussi interloquée que curieuse. Elle recule d'un bon mètre face à mes effluves et je sors une grosse coumoule verdâtre de mon blaire.

— Bon bah, je repasserais tout à l'heure. Je te laisse à ta pause « déjeuner » (je sens tout le dédain de ses guillemets), mais tu devrais quand même ouvrir ta fenêtre.

Il y a un morceau d'agneau sur mon bureau, une tâche de gras sur ma chemise. Un mélange de mayo et de bière a coulé sur un dossier. Ça pue à donner mal au cœur à un SDF et comble de la bienséance j'ai une magnifique crotte de nez au bout du doigt. Mais ce qui me préoccupe le plus, c'est James Labrie, son chant de cochon, mais le riff nul, la clavier moisi. Quand les gens franchissent la porte de mon bureau, ils entendent habituellement du Slayer, du Judas ou du Led Zep. Mais jamais de Dream Theater. Et j'ai une réputation à tenir.

— Ne va surtout pas croire que j'écoute ce groupe de merde, hein !

Tel est mon ma seule excuse en pareille circonstance. Preuve s'il en est que c'est dans les pires moments qu'on voit ce qui a de l'importance ou non.